

Cosmos

Chapitre extrait des [Entretiens avec Dominique de Roux](#)
entretiens écrits et non oraux, trad. Koukou Chanska et François Marié
Pierre Belfond, coll. « Entretiens », 1968

rééd. sous le titre [Testament : entretiens avec Dominique de Roux](#), Gallimard, 1996

— En 1957, la grippe asiatique mit fin à mon euphorie d'après la banque. Depuis lors l'asthme m'étouffe, quoique avec des répit au début. Et puis l'âge commençait aussi à se faire sentir. Mes livres se frayaient lentement leur chemin en Europe. Combien de temps encore allais-je rester en Argentine ?

Six ans. Encore six ans avant que mes plumes me poussent et que je prenne mon vol. Avril 1963. La fondation Ford m'invite pour un séjour d'un an à Berlin, en compagnie de quelques autres écrivains de différents pays. Mille cinq cents dollars par mois, aucune obligation. Mes problèmes financiers étaient résolus. Je pars ! Adieu Argentine !

Quand je suis monté à bord du *Federico* en rade de Buenos Aires, j'avais derrière moi 23 ans et 226 jours d'Argentine (j'ai fait le compte), et avec moi, dans ma valise, le texte d'un roman inachevé : *Cosmos*. Le quatrième après *Ferdydurke*, *Trans-Atlantique* et *La Pornographie*.

— *C'est ce roman qui vous apportera le Prix international de littérature, le plus important après le Nobel.*

— Ce dont je n'avais pas le moindre pressentiment en dansant avec lui sur les eaux de l'Atlantique. Les prix n'étaient pas mon fort, j'atteignais la soixantaine et je n'en avais encore gagné aucun. Je m'étais habitué à l'idée que je ne leur convenais pas.

Cosmos ? Ça commence à m'ennuyer un peu, cette façon de passer mes ouvrages en revue un par un. *Cosmos*, pour moi, c'est noir, d'abord noir, quelque chose comme un courant noir, bouillonnant, plein de tourbillons, d'arrêts, d'eaux stagnantes, eau noire chargée de mille résidus et que l'homme fixe en essayant de la déchiffrer, de comprendre, de lier ce qu'il voit en une certaine totalité... Le noir, la terreur et la nuit. La nuit traversée d'une passion violente, d'un amour dénaturé. Que sais-je ?... Il me semble que cet aspect dramatique de *Cosmos* ne sera pleinement lisible que dans un certain temps.

— *C'est un livre austère, vous vous y amusez beaucoup moins que dans vos autres œuvres.*

— Jadis, un Tolstoï ou un Balzac pouvaient écrire pour à peu près tout le monde ; c'est devenu pratiquement impossible à un écrivain contemporain, pour la bonne raison que nous n'avons plus d'univers commun, il existe une dizaine d'univers différents qui se disputent nos lecteurs. Comment trouver un langage compris à la fois par un catholique conservateur, un existentialiste athée, un « réaliste », par celui dont la conscience a été labourée par Husserl, ou Freud, comme par celui dont la sensibilité s'est développée au contact du surréalisme ? Réalités différentes, différentes façons de voir, de sentir. Aux quatre coins de ces horizons divers se décharge toute la diversité de nos tempéraments. Le temps d'une lecture normale est passé.

Cosmos est capable de m'angoisser, et même de m'effrayer. Pourquoi ? C'est qu'au cours de ma vie je me suis forgé une sensibilité particulière à la Forme, et, vraiment, le fait d'avoir cinq doigts à la main me fait peur. Pourquoi cinq ? Pourquoi pas 327.584.598.208.854 ? Et pourquoi pas toutes les quantités à la fois ? Et pourquoi, enfin, des doigts ? Pour moi, il n'y a rien de plus fantastique que d'être là, et maintenant, et d'être tel, défini, concret, celui-ci et pas un autre. Et je redoute la Forme comme s'il s'agissait d'une bête sauvage ! Est-ce que les autres partagent mes angoisses ? Dans quelle mesure ? Si quelqu'un ne perçoit pas la Forme comme je la perçois, dans son autonomie, sa perpétuelle disponibilité, sa furie créatrice, dans ses caprices et ses perversions, ses accumulations et ses dissolutions, ses emmêlements et démmêlements continuels, qu'est-ce que *Cosmos* peut bien lui dire ? Si dans l'avenir une telle notion de la Forme doit se répandre, peut-être *Cosmos* pourra-t-il donner des frissons. Il me semble que l'avenir de ma littérature dépend pour l'essentiel d'une certaine évolution dans la façon de voir le monde... évolution qui se fera, ou qui ne se fera pas.

— *Vous devez déjà pas mal à la dernière guerre, après elle on a commencé à vous lire tout à fait différemment. Toutefois vous ne paraissez pas tellement sûr que l'évolution continue assez pour permettre aux lecteurs d'assimiler pleinement Cosmos ?*

— Sûr ? J'en suis presque sûr. Tous les signes sur la terre et dans le ciel en témoignent, la crise des idéologies, l'intérêt toujours plus poussé pour la Forme, les tendances les plus récentes de l'art. Seulement, à moi, ça ne me suffit pas. Si ce « formalisme » croissant n'est pas contrebalancé par l'humanisme, c'est-à-dire par l'humain, c'est-à-dire par la douleur humaine, la poésie, la passion, je périrai dans ce nouveau Sahara, moi et mes œuvres. Pas moi tout seul, d'ailleurs.

— *Vous craignez...*

— Je crains à cause de la mécanisation croissante de la culture... par exemple de cette fabrication par les universités de professeurs, docteurs, spécialistes ès arts... Mais je ne crois pas que cela puisse durer bien longtemps.

— *Vous attaquez les peintres. Mais reconnaissez que votre traitement de la Forme n'est pas très éloigné de ce que tente aujourd'hui la peinture.*

— Le peintre contemporain a appris à décomposer le monde visible en ses éléments de couleurs et de lignes, à partir desquels il élabore une nouvelle composition arbitraire. Moi, je fais à peu près la même chose, quoique chez moi le monde ne se décompose jamais totalement. Et, en outre, le pinceau du peintre en reste là, le peintre ne peut pas restituer à l'homme un monde ainsi brisé, il lui donne à contempler le jeu « pur » de cette forme, et tout s'arrête là. Le mot, par contre, est un outil incomparablement plus riche, plus puissant que le pinceau, il dispose de quelques moyens d'actions différents, et utiliser le mot dans sa totalité rend possible la réhumanisation de la Forme. On a dit que la peinture avait pris cent ans d'avance sur la littérature. Malheur à la littérature si elle prend le même chemin. C'est aussi au fait que la peinture est un mauvais maître pour l'écrivain qu'il faut attribuer l'appauvrissement de la toute récente littérature française.

Dans la littérature, qui par bonheur n'est pas art pur, il est loisible de faire ce que fait la peinture, et quelque chose de plus, quelque chose qui en est le contraire, précisément. On peut être d'autant plus humain qu'on est plus inhumain, d'autant plus concret qu'on est plus abstrait, oui, la contradiction, l'esprit de contradiction, c'est très nécessaire ! La vie encore une fois doit être opposée à l'art. Et à la Forme.

Dans *Cosmos*, je peux non seulement décomposer le monde en éléments de la Forme, je peux aussi recréer la réaction de l'homme, d'un homme face à un tel processus de décomposition, sa peur, son désespoir, ou son enchantement, de telle sorte que c'est de nouveau l'homme, et non pas la Forme, qui se trouve au centre de mon œuvre. Chez moi, la Forme peut encore être l'enfer, ou le paradis ; chez un peintre, la Forme doit être « en tant que telle ». Si la toile pouvait nous donner à la fois la Forme « en tant que telle » et les sentiments de l'homme qui la contemple, je n'aurais pas, peut-être, tant de reproches à lui faire.

C'est de cette réhumanisation de l'inhumanité que dépend, à mon avis, la littérature de demain. Se balancera-t-elle dans le vide en dessinant des figures bizarres, ou retrouvera-t-elle sous ses pieds un terrain solide ? Si j'ai raison, je gagne la partie ; sinon... peut-être y gagnerai-je aussi, mais, dans ce cas, je serai lu différemment.

Nous avons libéré le démon de la Forme, maintenant il s'agit de le prendre par les cornes.

— *Est-ce que ce n'est pas de votre attitude ambivalente envers la Forme, que vous libérez et soumettez en même temps à l'homme, que découlent les opinions contradictoires sur Cosmos ? Pour certains, le déroulement de l'action y est anti naturel, heurté, artificiel. Et d'autres, par contre, se plaignent que le récit soit maintenu dans un ton trop réaliste qui rappelle la littérature traditionnelle.*

— Heurté ? Artificiel ? Le prétendent ceux qui n'ont pas remarqué que *Cosmos* n'est pas un roman normal, où on raconte une histoire, disons une histoire d'amour tragique. Ce roman a pour thème la formation même de cette histoire, c'est-à-dire la formation d'une réalité... On y montre comment une certaine réalité tente de surgir de nos associations, d'une façon indolente, avec toutes ses gaucheries... dans une jungle de quiproquos, d'interprétations erronées. Et à chaque instant la construction malhabile se perd dans le chaos. *Cosmos* est un roman qui se crée lui-même, en s'écrivant.

Le réalisme ? La tradition ? C'est le reproche de ceux qui n'ont pas remarqué que dans *Cosmos* on raconte l'histoire toute simple d'un simple étudiant.

Cet étudiant prend pension pour ses vacances dans une maison où il fait connaissance de deux femmes, l'une a une bouche hideuse à la suite d'un accident de voiture, l'autre a une bouche attirante, les deux bouches s'associent dans son esprit, cela tourne à l'obsession. D'autre part, il a vu un moineau pendu par un fil de fer, et un morceau de bois pendu à un fil... Et tout cela, un peu par ennui, un peu par curiosité, un peu par amour, par passion violente, commence à l'entraîner vers une certaine action... à laquelle il

s'abandonne non sans scepticisme. Qu'y a-t-il là de si extraordinaire ? Ça peut arriver à tout le monde. Pourquoi, pour raconter cela, aurais-je dû rien chercher d'autre qu'une simple narration ? *Cosmos* introduit de façon ordinaire à un monde extraordinaire, en quelque sorte, aux coulisses du monde.

— *Là encore vous vous manifestez comme un avant-gardiste conservateur et un conservateur avant-gardiste. Encore l'esprit de contradiction. Il faut avouer que vous vous débrouillez toujours pour naviguer entre deux eaux.*

— Mon écriture est fondée sur des modèles traditionnels. En un sens, *Ferdydurke* est une parodie du conte philosophique dans le style voltairien. *Trans-Atlantique* est la parodie d'un récit de l'ancien temps, dans le genre vieillot et stéréotypé. *La Pornographie* renoue avec le débonnaire « roman champêtre polonais ». *Cosmos*, c'est un peu un roman policier. Mon théâtre parodie Shakespeare et ma dernière pièce est composée sur le modèle de l'opérette.

Si je prends appui sur les formes traditionnelles, c'est qu'elles sont les plus parfaites, et que le lecteur y est déjà habitué. Mais n'oubliez pas, s'il vous plaît — c'est important — que chez moi la Forme est toujours la parodie de la Forme. Je m'en sers, mais je m'en extrais.

Oui, je cherche le lien entre ces genres littéraires d'autrefois, qui sont lisibles, et la plus neuve, la toute dernière perception du monde. Trimballer la plus actuelle contrebande dans de vieilles carrioles du type de *Trans-Atlantique* ou de *La Pornographie*, ça me va !

— *Vous n'êtes pas d'avis que forme et contenu sont une seule et même chose ?*

— Oh ! non. Pas du tout. Dans le sens le plus limité, oui, peut-être, mais dans le sens le plus profond, non, pas là où l'homme bataille contre la Forme.

— *Que pensez-vous du roman contemporain ? Non seulement du Nouveau roman français, mais de toutes les recherches d'une nouvelle forme romanesque ? Je souhaiterais, si c'était possible, une petite analyse critique...*

— Impossible. Je ne suis pas critique et je ne voudrais l'être pour rien au monde. Mon attitude « critique » envers les nouveaux romans s'exprime dans le fait décisif et définitif, comme tous les faits, que je suis incapable de les lire. Pourquoi ? Parce qu'ils m'ennuient. Ils m'ennuient, et c'est tout. Je pourrais tout au plus me demander d'où me vient cet ennui et s'il a une motivation plus profonde. Mais une telle analyse, vous en conviendrez, ne saurait être sérieuse, il est bien ingrat de porter un jugement sur quelque chose qu'on n'a pas lu.

Qui sait, le secret de la résistance que ces livres opposent à la critique se trouve peut-être là ? Ils sont tellement ennuyeux qu'ils sont illisibles, alors on ne peut pas les critiquer.

— *Méchanceté.*

— Dieu m'en garde ! Des affirmations aussi simplistes que les miennes ne sauraient être utiles que dans la mesure où elles sont sincères et sérieuses. Si elles n'étaient que de petites méchancetés, à quoi serviraient-elles ? Et vraiment je me sens mal à l'aise d'avoir à traiter avec si peu de cérémonie des auteurs désintéressés et d'une classe indiscutable... Mais un fait est un fait, rien à faire, j'ai un grand respect pour les faits.

— *J'en prends note, vous ne faites pas confiance à votre propre jugement, parce que vous n'avez pas lu ces livres. Mais dites-moi malgré tout ce qui vous déplaît en eux.*

— Bien. Mais ce qui justifie mon ennui ne justifiera pas forcément le vôtre.

Primo : c'est théorique. Intellectuel. Fabriqué. D'inspiration scientifique. Abstrait. L'art à genoux devant la science qui le mène par le bout du nez.

Secundo : Ça vit en vase clos. L'un écrit pour l'autre. C'est le principe de l'admiration mutuelle.

Tertio : C'est pauvre. Leur but sera toujours économie, pureté, quintessence, « l'art pour l'art », « l'écriture pour l'écriture », « le mot pour le mot ».

Quarto : C'est naïf. La foi en l'art. La foi dans le mythe « je suis créateur », « je suis artiste ».

Quinto : C'est monotone. Ils font tous à peu près la même chose.

Sexto : C'est dans la lune. Ça n'a pas les pieds sur terre. Abstraction. Obstination. Solipsisme. Onanisme. Déloyauté vis-à-vis de la réalité.

Ça me vient à l'esprit... comme ça, *grosso modo*... Imaginez-vous un étudiant intelligent, plein de respect

pour la Science, la tête bourrée de concepts, de théories, d'idées abstraites, enfermé dans son milieu, un individu concentré, studieux, honnête, vertueux, eh oui, justement vertueux... et qui éprouve une vocation artistique. Il va se mettre à fabriquer de nouveaux modèles de romans. Reclus dans son laboratoire, de quoi aura-t-il peur ? De la vie. Du défoulement. Du jeu. De la jouissance. De l'expansion. Son œuvre l'ennuie à mourir, ce n'est rien, écrivons, la théorie sait mieux que la pratique ce qui est bon ! Son œuvre ennuiera les autres à mourir, ce n'est rien, écrivons, selon la théorie, c'est nous qui devons nous adapter à l'œuvre et non pas l'œuvre à nous ! Est-ce que ça ne s'est pas toujours passé comme ça : l'art, illisible sur le moment, le lendemain devenait lisible. Ça s'est toujours passé comme ça, et ça se passera toujours comme ça ! Écrivons !

De cette ascèse, impuissante à jouir de la vie, et qui ne sait pas s'amuser, qui ne recherche pas son propre plaisir, ni le plaisir d'autrui, et moins encore un profit personnel, de cette vertu toujours prête à se sacrifier, proviennent ces livres de martyrs, qui sont un martyre.

Vous n'avez que ce que vous méritez. Vous avez tant persécuté ce malheureux « moi » que vous en êtes arrivés à une littérature impersonnelle, donc abstraite, donc irréaliste, donc artificielle, cérébrale, veule, dépourvue de force, d'élan, de fraîcheur, d'originalité, et acharnée dans l'ennui. Où est-il donc le bon vieux temps où Rabelais écrivait comme un marmot fait ses besoins contre un arbre, pour se soulager ! L'ancien temps où la littérature respirait à pleins poumons et se créait en liberté, entre les gens, pour les gens !

— *Un instant, je vous demande pardon. Vous y allez fort ! Leurs livres ont atteint de plus grands tirages que les vôtres.*

— Leurs tirages ? Les tirages ne prouvent qu'une chose : à pseudo-créateur, pseudo-lecteur ! Cela s'achète, mais cela ne se lit pas.

— *Entre vous et eux il y a plus de ressemblances que de différences. Est-ce que vous n'êtes pas difficile, vous ? N'écrivez-vous pas pour le futur ? N'avez-vous pas des théories ? Des conceptions ?*

Est-ce que vous non plus vous ne donnez pas dans une littérature expérimentale ?

— Je suis un humoriste, un plaisantin, je suis un acrobate et un provocateur. Mes œuvres font les pieds au mur pour plaire, je suis cirque, lyrisme, poésie, horreur, bagarre, jeu — que voulez-vous de plus ? Je suis difficile, c'est vrai ! quand je ne peux pas faire autrement. Mais si quelqu'un écrit dans la trouille mortelle d'ennuyer, c'est bien moi ! Ces séances au cours desquelles les écrivains lisent leurs œuvres à haute voix me laissent ébaubi. Je serais incapable de lire une seule page de moi tellement j'aurais peur de faire bâiller ! Aujourd'hui, dans l'atmosphère bureaucratique que nous respirons, l'aphorisme français selon lequel « tous les genres sont bons sauf le genre ennuyeux » a cessé d'être un épouvantail. C'est dommage.

Après tout, j'ai peut-être tort de m'en mêler ! A quoi bon leur déclarer la guerre ? Nous sommes quand même de la même famille, eux et moi, c'est parmi eux que je trouve mes meilleurs amis et lecteurs... Et cela risque de me nuire, surtout à Paris, car ils ont subjugué la critique parisienne... et il serait si agréable de se dire : basta ! la belle affaire, il y a place pour chacun, la variété est souhaitable, que chacun écrive comme il lui plaît, qu'est-ce que ça peut bien me faire...

Mais !... au Rex, à Buenos Aires, où je fréquentais pour jouer aux échecs, je voyais souvent un jeune Brésilien, très maigre, d'une timidité maladive, et qui parlait si bas que personne ne savait trop ce qu'il pouvait dire. Par délicatesse, on lui répondait au hasard, et va comme je te pousse, le dialogue se poursuivait de la sorte. Un jour je l'aborde et je lui dis : « Vous savez que vous n'avez jamais parlé à personne dans votre vie ? Tout le monde vous ment. » Ça l'a surpris... et il a murmuré quelque chose que je n'ai pas entendu.

Vous savez, l'artiste est un individu systématiquement trompé dès le premier mot qu'il a écrit. Moi aussi je suis incapable de dire à quelqu'un qui me donne à lire un ouvrage écrit à la sueur de son front, fruit d'une longue patience, que je n'ai pu l'achever. On s'arrange alors à l'aide de petits mensonges : « Oui, il y a des passages intéressants, et même dans une certaine mesure très... bien qu'il soit possible que... », etc. On sait qu'on ment, et on sait que les autres aussi lui mentiront, et que ce malheureux va rater sa vie en se nourrissant de mensonges à la petite semaine, qui l'enveloppent de plus en plus avec le temps ; et même que ces mensonges, petit à petit, peuvent l'amener à jouir dans le monde artistique d'une situation à première vue passable ; et que cette situation provoquera de nouveaux mensonges, etc.

Les meilleurs d'entre nous n'y échappent pas. Le mensonge permanent nous ronge. Le critique, l'ami, l'éditeur, l'admirateur, tout lecteur enfin... tous, ils mentent, mentent, mentent... *Démentir*, ne serait-ce qu'un petit peu, voilà la suprême nécessité de l'art d'aujourd'hui.